



UNE SAINTE-CHAPELLE DE BÉTON

Si à Metz, il y a le centre Pompidou et que la ville regorge de pépites patrimoniales, notamment sa gare monumentale en grès de style néoroman rhénan ou celles, nombreuses du quartier impérial allemand, il ne faudrait pas omettre l'église Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus. Construite par l'architecte Roger-Henri Expert (1882-1955), architecte à la mode pendant l'entre-deux-guerres, elle justifie à elle seule une visite, ce dont témoigne la monographie qui lui est consacrée. Ce bâtiment, inauguré en mai 1954, est singulier et précurseur. Sa conception est arrêtée dès les années 1930; il constitue l'un des premiers édifices religieux en France pour lequel les possibilités structurelles du béton sont exploitées au service de nouvelles formes et d'un élan de la nef digne des cathédrales gothiques. Affirmant l'idée d'une chaise, l'église est de type basilical sans transept, et se distingue par ses pans inclinés qui ne sont pas sans rappeler les hangars d'Eugène Freyssinet. Entre gothique et génie civil, l'ouvrage constitue l'un des bâtiments religieux les plus modernes lancés dans les années 1930 en milieu urbain. Sa radicalité pourrait aujourd'hui passer pour brutaliste, si les auteurs ne soulignaient sa composition ordonnée, et surtout, le fait que sa matérialité aurait été différente, plus claire et chaleureuse, si la construction de l'église n'avait pas été interrompue par la guerre. A la fascinante histoire de ce projet au long cours s'ajoute l'intérêt porté à l'ensemble de vitraux-claustres conçu par l'artiste Nicolas Untersteller (1900-1967). Remarquable par ses dimensions, plus de 1000 m², et sa technique inédite, il transcende cette armature de béton armé aux lignes pures dans laquelle fidèles et visiteurs se succèdent depuis plus d'un demi-siècle. **A. B.**

ROGER-HENRI EXPERT A METZ, L'ÉGLISE SAINTE-THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, Pierre Maurer, Raphaëlle Saint-Pierre, Nouvelles Editions Jean-Michel Place/architecture, 64 p., 10 €.

L'IMPENSÉ DE LA MORPHOLOGIE URBAINE

Dans les recherches au long cours qu'Hélène Noizet et Anne-Sophie Cléménçon mènent sur la morphologie des villes – respectivement sur la période médiévale jusqu'à l'époque moderne et du XVIII^e siècle à aujourd'hui – se justifie le choix d'inscrire dans la très longue durée l'ouvrage qu'elles viennent de coécrire. En prenant des exemples pendant la protohistoire et l'Antiquité, elles ont fait le pari audacieux de proposer « des concepts qui s'appliquent à toutes les périodes ou presque, sans pour autant adopter un ordre chronologique ». Ceci sur le postulat que la morphogenèse urbaine est pour l'essentiel « impensée » (terme préféré à celui de spontané), bien que formée d'un ensemble de projets d'échelles et buts variables. Un parti pris étayé par les matériaux (plans, données archéologiques, etc.) et analyses accumulées jusque-là par les chercheuses sur un échantillon de cités européennes. Particulièrement précieux ont été les appareils cartographiques corrélés en systèmes d'information géographique (SIG) : le SIG sur Paris qu'Hélène Noizet a coordonné depuis 2010, son principal objet d'étude, et celui créé pour le livre, sur les quartiers de Lyon constitués depuis la fin du XVIII^e siècle en rive gauche du Rhône, auxquels Anne-Sophie Cléménçon avait consacré un ouvrage fondateur aux éditions Parenthèses.

Surimpression d'usages

Premier constat : les formes urbaines du passé ne perdurent qu'à condition d'avoir été transformées au fil des siècles. Ainsi, les quadrillages régulateurs des colonisations romaines, en Vénétie ou Romagne, ont subsisté jusqu'à maintenant car on y a surimprimé des usages nouveaux : fossés de drainage, routes... En avançant dans l'observation du trio classique

de lecture de la ville – voies, parcellaire, bâti –, les autrices dégagent le concept « d'effet stabilisateur de l'asynchronie ». Autrement dit, la ville se transforme moins radicalement si voies, parcelles et bâti muent de façon décalée. Sont également explorés les effets mutuels entre les données socioéconomiques et le visage de la ville, selon deux entrées : structure parcellaire, gestion foncière. Les SIG parisien et lyonnais donnent ici toute leur mesure. Le premier confirme les observations faites sur nombre de cités d'Europe occidentale : celles-ci gardèrent l'essentiel de leur



parcellaire en lanières du Moyen Âge jusqu'au début du XIX^e siècle – et des pans entiers demeurent aujourd'hui – car il découlaient du mode économique d'avant l'industrialisation, où l'artisan, tout comme le marchand, œuvrait et vivait dans une même maison échoppe. Le SIG lyonnais met en lumière plusieurs processus inédits. Sur un îlot, plus longue est la chaîne (propriétaire, preneur de lots, occupant...), moins évolue la structure viaire, parcellaire et bâtie. **Gabriel Ehret**

FAIRE VILLE, ENTRE PLANIFIÉ ET IMPENSÉ, LA FABRIQUE ORDINAIRE DES FORMES URBAINES, Hélène Noizet et Anne-Sophie Cléménçon, Editions Presses universitaires de Vincennes, 350 p., 2020, 29 €.

UN RECUEIL MÉTABOLISTE

Depuis la sortie en 2011 de *Project Japan*, orchestré par Rem Koolhaas et Hans Ulrich Obrist – une histoire du mouvement métaboliste, première école d'avant-garde architecturale non occidentale, née dans le Tokyo de l'après-guerre –, il n'y avait pas eu d'ouvrage pour venir compléter les recherches de ce qui est déjà considéré comme un classique. Et c'est dans cette perspective d'actualiser la perception de cette génération d'architectes visionnaires qu'il faut parcourir celui du



spécialiste du monde nippon Benoît Jacquet, dont les propos sont accompagnés de remarquables images contemporaines signées du photographe Jérémie Souteyrat. En outre, il est enrichi d'une interview réalisée par l'historien de l'architecture Fujimori Terunobu auprès de l'une des figures du groupe métaboliste, le très médiatisé Kurokawa Kisho, disparu en 2007. A l'introduction, qui apporte une définition synthétique du mouvement, succède la présentation écrite et visuelle de 16 réalisations emblématiques, mettant en lumière la complexité du métabolisme et les personnalités de ses acteurs, marqués du sceau de l'utopie. S'il est rappelé que le groupe naît en 1960 alors que le Japon entre dans une phase de forte croissance économique, sa volonté d'embrasser l'espace dans sa totalité est très clairement explicitée. Au-delà de l'objet architectural, c'est le quartier, la ville, la région, les modes de vie et les territoires qui sont visés. De même que sous cet angle est soulignée la différence fondamentale entre les villes européennes et japonaises, lesquelles ne s'inscrivent pas dans une continuité historique profonde et doivent faire face à un développement incontrôlable et un paysage urbain tentaculaire. Comment ce mouvement débute-t-il et quand s'arrête-t-il? Une hypermodernité japonaise s'exprime alors, d'où émerge la dimension politique d'un Kenzo Tange, l'auteur du parc et du mémorial de

la Paix d'Hiroshima. Parmi les projets développés, on retrouve des icônes, par exemple la Nagakin Capsule Tower de Kisho Kurokawa ou le Noa Building de Shirai Seeichi, à Tokyo. Mais aussi des projets moins connus, telle l'ambassade du Koweït de Kenzo Tange à Tokyo, aujourd'hui disparue. Tout comme le Grand Sanctuaire de Kyonori Kikutake à Izumo et bien d'autres édifices qui, à travers leur destruction, révèlent l'inéluctable destinée d'un patrimoine métaboliste en sursis. **A. B.**

L'ARCHITECTURE DU FUTUR AU JAPON: UTOPIE ET MÉTABOLISME, Benoît Jacquet et Jérémie Souteyrat (photographies), Editions Le Lézard noir, 2020, 272 p., 45 €.

QUESTIONS D'AUTONOMIE

Le neuvième numéro de la revue de l'école nationale supérieure d'architecture de Bretagne, créée en 2007, vient de paraître. Il rend compte des travaux et activités des enseignants et étudiants de l'école, et, comme chaque année, ouvre un débat autour d'une grande thématique. Celui qui est ici exploré, «L'autonomie de l'architecture», fait suite au colloque «Architecture évolutive/réversible: formes et dispositifs», organisé en février 2020 au sein de l'établissement. Alors que l'architecture est au croisement du social et de la technique, qu'est-ce qui lui est spécifique et la constitue en tant que discipline autonome en ce début de XXI^e siècle? A l'aune des enjeux contemporains, qu'ils soient écologiques, sociaux ou culturels, c'est une tentative de réévaluation du sens de l'architecture qui se dessine à travers des articles très ouverts. Sont par exemple abordés la quête d'autonomie architecturale d'Henri Ciriani, la définition de l'architecture comme discipline du faire indissociable du projet ou encore comme art social. Mais aussi des questions diverses comme la reconstruction en site historique ou l'enseignement de la recherche par le projet dans les Ensa. Soignée, la mise en page se distingue par sa grande clarté et la richesse des illustrations, sans oublier les excellents conseils bibliographiques qui viennent scander les pages, invitant le lecteur à «s'autonomiser» dans son cheminement architectural. **A. B.**

EXERCICES D'ARCHITECTURE N°9, LA REVUE DE L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE BRETAGNE
Ouvrage collectif sous la dir. de Didier Briand,
Editions Les presses du réel, 224 p., 2021, 12 €.

